

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 23 (1973)
Heft: 1

Artikel: Le salut et l'expérience contemporaine
Autor: Blaser, Klauspeter
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SALUT ET L'EXPÉRIENCE CONTEMPORAINE

*Je voudrais être clown
Et rire toujours,
Je voudrais être clown
Et faire rire les autres.
Je serais un clown content de peu
Plutôt qu'un grand héros,
Rien qu'un petit amuseur,
Dans ce monde amer.*

.

*Je voudrais me tenir aux coins des rues
Et à mes frais, régaler les passants d'un scherzo.
Je voudrais défendre le rire sur une position perdue.
Je voudrais que le monde sourie un peu
Avant qu'il ne soit trop tard.
Je voudrais être un clown
Avec pour cœur une planète joyeuse.*

Ainsi commence, par ce poème de Hanns Dieter Hüsch, une collection de textes abordant le problème du salut tel qu'il est vu, vécu, exprimé, éprouvé dans le monde et dans la société de nos jours. Il s'agit d'une étude dont se préoccupe le Conseil œcuménique des Eglises (COE), en particulier sa Commission de la mission et de l'évangélisation, depuis quelques années, en vue de sa conférence plénière qui doit avoir lieu prochainement à Bangkok. «Le salut aujourd'hui» — thème d'une force explosive dans la situation théologique actuelle et dans un monde plein de questions auxquelles le message chrétien n'arrive plus à répondre d'une manière constructive ; le salut, à la fois centre et raison d'être de ce message et de sa

N.B. Leçon inaugurale prononcée à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, le 23 octobre 1972.

diffusion, ne fait plus l'objet d'une foi ou d'une confiance incontestées. Ce message du salut n'a-t-il pas servi et ne sert-il pas encore comme camouflage religieux de la domination et de l'oppression ? A cause de son alliance souvent réactionnaire avec les pouvoirs du passé, peut-il être plus, dans le meilleur des cas, qu'une affaire de relation personnelle entre l'homme et Dieu ? Ou encore faut-il qualifier le thème du salut comme la preuve même de l'aliénation de l'homme, de la suppression de tout ce qui pourrait l'aider à devenir pleinement homme ?

On pourrait ajouter d'autres objections de ce genre. Cependant, le problème du salut reste posé.

Le but de notre propos est modeste. Laissant de côté tout autre matériel préparé pour Bangkok, nous voulons nous pencher sur la collection de textes mentionnée plus haut et examiner quelles incidences elle pourrait avoir sur la réflexion dogmatique. Ces textes présentent les aspects les plus divers dans la compréhension et dans l'expérience du salut chez nos contemporains, et ceci sous une forme peu orthodoxe : poésie et prose, lettres, rapports, aphorismes et déclarations ont été réunis, de sorte que la distinction nécessaire entre ce qui est expérience et ce qui est document écrit ne se fait pas toujours aisément. Au premier abord, on est surpris : il est difficile de déchiffrer ces textes et de découvrir leur relation avec le salut. En les relisant, on s'aperçoit qu'il s'agit là du salut *aujourd'hui*.

On pourrait évidemment déplorer un déficit quant au fondement et au contenu spécifiquement chrétiens ; plusieurs personnes l'ont déjà fait.

Il serait pourtant profitable d'essayer d'éviter les malentendus. Thomas Wieser, chargé de l'étude du COE, fait remarquer dans son introduction qu'en annonçant le salut aujourd'hui, l'Eglise et sa proclamation missionnaire ne sauraient se borner à répéter simplement le témoignage biblique. Elle ne peut se contenter d'une affirmation autoritaire du salut, car dans la Bible même le salut de Dieu pour le monde et les hommes se manifeste en une histoire ; il est un événement en marche. Par conséquent, nous devons interpréter cette histoire, bien que le rôle et la signification du témoignage biblique à cet égard soient controversés. Puisqu'il s'agit d'un événement en marche, le salut devient une expérience contemporaine. « Aujourd'hui, dit Jésus au percepteur Zachée, le salut est entré dans cette maison. » Mais aujourd'hui, les hommes cherchent à être soulagés de leur souffrance, cherchent la libération politique, économique, culturelle et personnelle. Ils ne se contentent plus du salut de l'âme. Ici encore, il y a désaccord en ce qui concerne la relation entre la libération dans son contexte biblique et la lutte actuelle. Enfin, il faut se demander ce que signifie le fait que ni le mot, ni l'espérance de salut n'appartiennent aux chrétiens en exclusivité, mais que le salut soit pour tous les

hommes. On rejoint ici une autre entreprise du COE : celle du dialogue entre les adeptes de croyances différentes. Là aussi, il existe des visions divergentes.

Jusqu'à présent, la discussion sur ces thèmes n'a pas assez tenu compte des situations multiformes et particulières dans lesquelles le problème du salut surgit, notamment pour les chrétiens et leur mission. Il est certain que l'on n'arrive à parler intelligemment de la question qu'à condition de reconnaître la complexité et la variabilité du contexte. Voilà un premier point que la science dogmatique ne saura négliger : le salut doit être défini par rapport à la situation à laquelle il répond. L'étude du COE fait un effort dans cette direction ; elle a essayé d'établir un équilibre entre les différentes parties du monde, bien que la balance penche en faveur de l'Occident. Malgré cela, les textes peuvent stimuler partout une réflexion continue tant chez les individus que chez les groupes. L'expérience contemporaine doit susciter un intérêt d'ordre théologique. Cette méthode se justifie par le fait que le témoignage, au sens néo-testamentaire, représente la communication d'une expérience salvatrice due à certains événements.

Il apparaît ici une tendance systématique de toute l'étude qui est légitime, mais qui risque d'entraîner une myopie théologique. Ceux qui ont choisi et assemblé les textes que nous allons analyser en sont conscients ; ils ne pensent pas que toute expérience interprétée comme salvatrice puisse vraiment l'être. Mais ils savent également que, dans la théologie, l'expérience humaine de la liberté prend une place de plus en plus large par rapport au concept traditionnel de la souveraineté de Dieu.

Ceci dit, nous nous tournons vers la soixantaine de textes divisés en cinq parties dont les titres sont très instructifs :

- *Je voudrais que le monde sourie*
- *Qui es-tu ?*
- *Nous sommes tous embarqués sur le même bateau*
- *Jusqu'à ce que la terre devienne un royaume*
- *La liberté a le goût de la douleur.*

Nous avons déjà cité quelques lignes du poème de Hüsch qui pousse un cri pour un monde plus humain, plus sain. « Avant qu'il ne soit trop tard ! » En fait, il règne dans la première partie de ces textes une ambiance tendue, voire apocalyptique, à cause des conditions misérables auxquelles un grand nombre de nos contemporains sont soumis et également à cause du désespoir et de la résignation créés par ces conditions.

*Il y a une affaire sur la terre
Plus importante que Dieu,
Et c'est que personne ne crache le sang,
Pour que d'autres vivent mieux,*

dit un chansonnier argentin dont le grand-père est mort aux champs sans prière ni confession et dont le père est mort à la mine, dans laquelle après trois ans de travail les mineurs commencent à cracher du sang ; pendant ce temps, Dieu déjeune à la table du patron. Il y a derrière cette scène peu lumineuse une espérance fervente : que les droits de l'homme soient enfin respectés, par exemple par l'Amérique blanche vis-à-vis de l'Amérique noire, et que la violence et le racisme institutionnalisés cessent enfin. Une espérance d'obtenir un domicile stable, un gîte assuré, soit dans les ghettos de Chicago ou Boston soit à Babanango où les gens ont été chassés et leurs maisons incendiées ou démolies par la police sud-africaine. « Mon père, pensez à nous et luttiez pour nous sans relâche », disent-ils au prêtre ; il est leur dernière chance, leur seul salut. Enfin, une espérance de se gagner ou de se regagner soi-même dans son identité d'homme sans être jugé selon la couleur de sa peau et sans être réduit à la souffrance et à la peur dans la vie.

Que se passe-t-il alors si cette espérance est comblée, le salut réalisé ? A travers l'expérience du salut, la quête de Dieu surgit tout aussi bien que celle d'une nouvelle existence. « Qui es-tu ? » La question est adressée à Dieu, à la rigueur aussi à Mao, en tout cas à cette force invraisemblable qui fait naître un homme nouveau. A ce sujet, Petro Dumitriu, décrivant la vie d'un jeune Roumain qui, au bord du suicide, dans les prisons communistes, retrouve l'amour pour le monde, fait des réflexions herméneutiques très intéressantes :

J'étais à genoux, et des larmes coulaient sur mon visage. Comment remercier ? Comment l'appeler ? « Mon Dieu », répétais-je dans un murmure, « mon Dieu ». Comment l'appeler autrement ? « O univers », « ô conglomérat », « ô amas » ? « Père » ou « mère » ? Autant dire « mon oncle ». « Seigneur » ? Autant dire « cher Monsieur » ou « cher camarade ». « Seigneur » à l'air qu'on respire et aux poumons avec lesquels on respire cet air ? « Mon enfant » ? Mais il me contient, il m'a précédé, il m'a fait. « Toi » est son nom, et on peut ajouter « Dieu ». Car « moi » et « je » ne sont qu'un arrêt à mi-chemin entre le vaste univers extérieur qui est lui, et cet intérieur le plus intime de nous-même qui est également lui. L'adoration brûle les contradictions, le paradoxe est son support.

Qui es-tu ? Qui sommes-nous ? Créateur d'un monde que les hommes ne font que détruire, où ils tuent et haïssent ? Un élément

nihiliste est sous-jacent. Toutefois, l'étonnement à l'égard de la nouveauté, qui transforme la vie d'une personne ou d'une communauté, prédomine. Dans la partie orientale de l'île de Java, par exemple, la vie libérée, joyeuse et solidaire des chrétiens incite d'autres villageois à entrer dans l'église. Un Africain trouve son identité en Christ en s'apercevant que :

*Lorsqu'il est nu comme nous,
Bruni et transpirant l'eau et le sang sous la chaleur du soleil,
Comme il nous ressemble, ce Jésus de Nazareth,
Battu, torturé, emprisonné, humilié, frappé sur la tête,
Renié par les siens et pourchassé comme un voleur dans la nuit,
Méprisé, et rejeté comme un chien qui a des puces,
Sans AUCUNE RAISON.*

« Vivre pour les autres, dit un hindou converti, c'est vénérer le Christ et se libérer de la servitude du corps. C'est le salut. » Il serait difficile de laisser passer la deuxième partie de cette définition sans commentaire, malgré la grande tradition chrétienne qu'elle peut réclamer en sa faveur. Par contre, la remarque nous démontre que le salut n'a finalement rien d'un état statique d'équilibre spirituel. Il vise une action.

Qu'en est-il alors de ceux pour lesquels le thème du salut ne correspond à aucune réalité ou qui ne savent pas définir la nouveauté qu'ils recherchent ? « Nous sommes tous embarqués sur le même bateau. » On s'approche donc des aspects communautaires du salut, et à cet égard, le titre peut avoir deux significations différentes. Chrétiens et non-chrétiens, croyants et athées, riches et pauvres, nous sommes tous dans le même bateau quand on considère le fait que nous devons vivre dans un monde programmé et dirigé par des machines à salut, comme l'a dit Kurt Marti. Ce vingtième siècle avec ses canons, ses tanks et ses blindés, avec la guerre au Vietnam ! Mais on peut également, et à juste titre, se demander si le salut offert à tous, accepté par les uns et rejeté par les autres, ne nous donne pas une responsabilité commune et un destin commun. Nous voilà devant un problème fortement débattu aujourd'hui, à savoir « salut et humanisation ». Aux Indes, du moins, la liaison entre les deux est évidente :

C'est aussi parce que le salut en Christ promettait à l'ensemble de la société une vie plus pleine et plus authentiquement humaine et une nouvelle communauté dans la liberté et l'amour que certains intellectuels de classes indiennes privilégiées furent amenés à confesser Christ comme leur Seigneur et leur Dieu.

Il en est de même pour les parias, les pauvres et les orphelins, selon une affirmation de M. M. Thomas. Il semble que jamais le souci du

salut individuel et personnel ne constitue le motif principal et unique de leur conversion ; c'est plutôt la fraternité chrétienne. On peut en conclure que la notion de salut individuel est d'origine occidentale et blanche. Et il pourrait donc apparaître comme une trahison de vouloir séparer le Christ de la vie communautaire, des affaires sociales et politiques. Encore faut-il souligner avec une prière venant de Pologne :

Mais Tu nous as confié l'organisation du monde. Et cela n'a pas de sens que nous répétions :

O Dieu, donne, souviens-toi, fais —

Car c'est nous qui devons donner, faire, nous souvenir et admettre après : nous sommes de pauvres serviteurs.

La grande question est de savoir comment et sur la base de quels principes l'homme organise le monde. Est-ce pour le bien ou pour le mal ? La relation entre salut et humanisation semble indiquer que non seulement nous sommes embarqués sur le même bateau, mais que nous avons aussi la possibilité de changer de bateau. Comme les manifestants contre la guerre au Vietnam qui réussissent à inoculer aux soldats leur solidarité humaine si bien que ceux-ci commencent à faire défection...

L'espoir du salut n'est cependant pas entièrement centré sur le présent ; l'utopie, la vision, l'avenir jouent un rôle considérable. « Jusqu'à ce que la terre devienne un royaume ! » La catégorie du temps tient une place marquée dans toute discussion sur le salut. Même dans les textes contemporains, distinction est faite entre anticipation et accomplissement du drame eschatologique. L'anticipation du royaume de Dieu est souvent reconnue dans la relation salut-santé, étant donné que les guérisons du Nouveau Testament représentent des signes de ce royaume. Le passage très émouvant dans lequel William Stringfellow décrit sa guérison par la foi d'une maladie mortelle est significatif : le guéri finit par mettre un écriteau sur sa porte : « ESCHATON ». Mais il ne suffit plus d'attendre un miracle. On peut et doit explorer les causes, par exemple, de la mortalité infantile et, en luttant contre elles, se libérer d'une conception sacro-sainte et figée de la perfection médicale. Pour le socialisme africain de Nyerere, le salut consiste en une société heureuse ; elle prospère dans la mesure où ses membres sont solidaires, attitude que la société africaine connaît dès son origine et qui rend superflue la lutte des classes. Le salut, comment est-il lié au bien-être ? Où convergent-ils ? Tel est le défi pour un christianisme qui s'est laissé priver d'une de ses meilleures traditions, le socialisme biblique. Quant à la possibilité d'une révolution changeant la terre en un royaume, les opinions seront partagées. Mais il y a des situations où cette possibilité doit sérieusement être envisagée. Cependant, apportera-t-elle ce monde nouveau dont certains rêvent :

*Imagine un monde sans possessions
Je me demande si tu le peux
Sans cupidité ou sans faim
Une fraternité d'hommes
Imagine tous les hommes
Partageant tout le monde...*

*Tu diras peut-être que je suis un rêveur
Mais je ne suis pas le seul
J'espère qu'un jour tu nous rejoindras
Et que le monde sera un.*

A quel prix sera-t-il possible de dresser au moins des signes du royaume ? Quel sera le prix du salut ? « La liberté a le goût de la douleur. » Cela nous rappelle que la réalisation du salut n'est pas gratuite, il faut payer le prix de sacrifices et de souffrances. Le salut implique donc la croix. A maintes reprises, le thème de la libération est lié dans nos textes à la conscience des risques que l'on court si on s'y lance. Le Non à la guerre et les actions qui en découlent entraînent des peines. Mais « il faut que certains s'exposent dans leur nudité... pour illustrer l'état et la condition de l'homme contemporain. Il faut que certains renoncent volontairement à leur pouvoir. » D'autres suivront. Ainsi s'exprime Daniel Berrigan. Un conte historique du Japonais Shusaku Endo termine notre recueil de textes. « Le Prêtre et l'Apostolat » se déroule dans le contexte d'une vague de persécution des chrétiens. Un prêtre, enfermé dans une cellule et entendant les gémissements des chrétiens qu'on torture parce qu'il refuse d'apostasier, est amené à « faire l'acte d'amour le plus douloureux qui ait jamais été fait » :

Le prêtre lève le pied... Il va piétiner ce qu'il a considéré comme la plus belle chose de sa vie, ce qu'il a cru le plus pur, ce qui est plein des idéaux et des rêves de l'homme. Comme son pied lui fait mal ! Et alors le Christ de bronze parle au prêtre : « Piétine-moi ! Piétine-moi ! Mieux que quiconque je connais la douleur de ton pied. Piétine-moi ! C'est pour être piétiné par les hommes que je suis né dans ce monde. C'est pour partager la douleur des hommes que j'ai porté ma croix. »

Le prêtre plaça son pied sur le Christ de bronze. L'aube parut. Et dans le lointain, le coq chanta.

Poussant ainsi le paradoxe du salut à l'extrême, on touche au centre et au secret d'une sotériologie tant traditionnelle que moderne. Quel que soit le sens précis de ce conte, il en ressort que, même si le Christ a payé le prix une fois pour toutes, le chemin historique de la

foi implique la croix jusqu'au point où elle met en cause ou renie la croix de Jésus. « Le mode d'emploi de la vie, dit l'abbé Pierre, c'est le consentement à aimer, à être dominé violemment par cette communion de miséricorde qui fait que le cœur partage la misère de l'autre. » Dans cette identification réside la source de la douleur.

* * *

Nous voici au cœur des thèmes sotériologiques. Ce survol trop rapide a pu montrer au moins certains types de réflexion sur le salut aujourd'hui. Il y a d'une part la question de l'identité de l'homme et d'une existence authentiquement humaine, d'autre part celle du pouvoir et de l'impuissance dans les relations personnelles et sociales, en troisième lieu la question de l'avenir du monde actuellement marqué par l'absence du salut, le « non-salut ». Quelques-uns de nos contemporains, hélas pas tous, sont préoccupés de tout cela, mais pour l'instant nous ne pouvons nous arrêter aux nuances et différences de ces préoccupations. Nous devons plutôt nous interroger sur le sens du terme « aujourd'hui » : quelle est sa portée pour et dans le débat actuel ? D'emblée, il faut constater qu'« aujourd'hui » a deux significations différentes : le salut aujourd'hui est-il distinct du salut d'hier, du passé, et a-t-il de l'importance pour l'aujourd'hui de l'homme ? Je me propose de faire d'abord quelques remarques sur la première question.

Le langage sotériologique des textes de notre recueil n'est pas identique à celui que l'on rencontre dans les grands ouvrages théologiques du passé et du présent. Certes, si les contemporains insistent sur la libération des oppressions et des injustices multiples, sur la recherche d'une vie réelle et sur les effets déshumanisants du progrès scientifique et technique, ils ne prétendent pas formuler une théologie ou remplacer celle-ci. Mais étant donné la fonction théologique indubitable des textes cités, le dogmaticien commence à s'intéresser aux différences et à s'interroger sur la possibilité de trouver un dénominateur commun.

La doctrine traditionnelle du salut se sert d'expressions lourdes d'histoire et pleines de problèmes. Tout d'abord, elle ne saurait faire abstraction du nom et de la personne de Jésus-Christ qui juge et porte le péché de l'homme et de l'humanité, vainc la mort et donne accès à une vie éternelle. Dans la mesure où l'homme reconnaît sa désobéissance et devient membre de l'Eglise de Dieu, la possibilité d'une réorientation et d'une vie nouvelle ici-bas lui est offerte. Avec l'aide du Saint-Esprit, il pratique l'amour et la miséricorde en attendant l'accomplissement de toutes choses par ce même Jésus-Christ. C'est en cela que consiste l'œuvre du Christ, le salut de l'homme.

D'une manière générale, mais abrégée, c'est ce que la tradition a voulu dire. Dans ce but, elle a créé ou emprunté des termes parfois contradictoires : à la rédemption est lié le concept de la déification ; la satisfaction forme une unité avec la punition et la substitution auxquelles se joint encore le mérite. L'œuvre de Dieu en Jésus-Christ apporte la réconciliation, effectuée en trois offices, précédée ou suivie — les opinions là-dessus sont partagées ! — par la justification du pécheur. Celui-ci vit alors l'expérience de sa conversion, vit dans la foi et dans la liberté, cependant limitée par la loi. S'y ajoute depuis le siècle des Lumières une nouvelle quête du salut en fonction de la conscience historique moderne et de la rationalité humaine.

Quel monde nous sépare de ce langage ! Aujourd'hui, le salut s'inscrit dans un contexte plus ou moins séculier, à l'exception peut-être de quelques témoignages « chrétiens ». Dans ce monde, le salut ne peut être obtenu que par la lutte politique, la révolution, une distribution équitable du pouvoir. Justice doit être faite pour que l'homme aliéné retrouve son identité. La justification devant Dieu ne peut remplacer la base matérielle du salut : l'abri, la nourriture, un minimum vital. Cela fait apparaître des visions d'un avenir plus doux, d'un royaume parfait, d'un monde sans sang et sans larmes. C'est la raison pour laquelle la souffrance commence à acquérir une valeur théologique chez plusieurs auteurs. Qu'en est-il de la passion du monde par rapport à la passion de Dieu sur la croix ? Cette question de Moltmann indique que des points de contact entre la tradition et l'expérience contemporaine existent ; le clivage n'est finalement peut-être pas aussi net que la première impression ne le suggère. Mais comme cette supposition pourrait prêter à des abus apologétiques, il importe pour le moment que nous insistions sur les différences. J'en citerai quatre :

Pour les anciens, Jésus-Christ en tant que personne divine, seigneur et sauveur, ne posait pas de problème ; le salut était pour eux une chose acquise et qui existe, comme telle, hors de nous. Les contemporains par contre cherchent une herméneutique dans la pratique, dans le salut vécu, ou alors dans l'avenir absolu dont parle Karl Rahner. La tradition s'exprimait dans un objectivisme qui devenait fragile au moment où l'homme commençait à prendre conscience de lui-même et de ses propres possibilités. Aujourd'hui, on revient à l'homme et à son expérience concrète, sans pour autant vouloir tomber dans le subjectivisme. Cela ne serait d'ailleurs guère possible, car l'homme est soumis au régime de la société.

Une troisième différence : tandis qu'une théologie du passé identifiait le salut à la rédemption et finissait par promouvoir un certain individualisme, les dimensions politiques et sociales de la vie sont aujourd'hui primordiales, ce qui ne restera pas sans importance pour

la structure de la pensée théologique. De plus, une nouvelle prise de conscience concernant le cosmos, la qualité de la nature et son salut, est en train de se faire jour.

Ce qu'on peut certainement dire — et voici le quatrième point — c'est que la tradition visait surtout la communauté de l'Eglise, visible et invisible ; la possibilité du salut pour les non-évangélisés n'existait qu'entre parenthèses. Maintenant, il s'agit de tenir compte du fait que nous vivons tous sur une planète indivisible où le sort des uns dépend de l'action des autres. Le salut comme le non-salut sont devenus une affaire d'ordre mondial, global.

On pourrait en déduire que la première tâche serait de procéder à une critique de la tradition à la lumière des données actuelles. N'a-t-elle pas méprisé la pratique, formulant ainsi une théorie loin de la réalité et sans signification pratique ? N'a-t-elle pas été au service du pouvoir établi, laissant de côté les pauvres, les non-privilegiés ? La théologie n'a-t-elle pas trahi l'Evangile ? Quelle que soit la légitimité d'une telle critique, on ne peut en rester là. Les situations présentes doivent féconder la réflexion dogmatique. Il convient aussi d'ajouter que les témoignages d'aujourd'hui peuvent être critiqués eux aussi à la lumière de la tradition ! C'est donc par une interrogation mutuelle que nous arriverons peut-être à nous entendre sur les exigences d'une sotériologie contemporaine. Je formulerai six remarques à ce sujet :

1. L'étude du COE sur le salut aujourd'hui introduit un dynamisme que les formules traditionnelles ne possèdent pas. Ce dynamisme provient du fait que l'expérience humaine, que nous pouvons d'ailleurs beaucoup mieux analyser qu'autrefois, brise les conceptions parfois statiques du passé. On peut toutefois se demander si une discussion sur ce sujet peut se limiter à l'expérience contemporaine. Ne devrait-elle pas aussi se référer à l'histoire du salut dans toute son ampleur et ses variations ? Dans quelle mesure réussit-elle à relier tous les termes à la fois traditionnels et actuels au sauveur Jésus-Christ si elle se base exclusivement sur l'expérience contemporaine ?

2. La deuxième remarque concerne précisément le rôle de l'histoire. Nous apprenons que le salut dans sa nature même n'est jamais une chose du passé ; c'est bien le sens même des récits du Nouveau Testament concernant la mort et la résurrection de Jésus. La sotériologie n'accomplit pas sa tâche si elle se contente de réciter les faits historiques du salut. Nous devons réfléchir au salut d'aujourd'hui parce que le passé ne peut ni le garantir, ni rendre superflue la foi. A l'inverse, une fuite vers le salut à venir mettrait en cause l'exigence d'options à prendre maintenant. Et pourtant ! la sotériologie désavouerait sa raison d'être si elle refusait de s'occuper du salut d'hier et du salut de demain. S'il n'y avait pas une histoire du salut, c'est-

à-dire un passé et un futur, la réflexion que nous menons actuellement perdrait tout sens. Elle représenterait bien un effort religieux, mais non pas l'acceptation d'un don et d'une tâche.

3. Encore sur ce point, mais dans une autre perspective : on redécouvre la réalité et la signification de l'histoire comme étant indispensables pour une herméneutique du salut. Nous avons trouvé cet intérêt dans de nombreux textes. La discussion actuelle, en particulier en Allemagne, éprouve quelque peine à reconnaître que la plupart des chrétiens, surtout au Tiers Monde, ne voient pas un reniement de la foi dans le fait qu'ils recherchent les signes du salut, ses réalisations provisoires dans l'histoire et dans leur vie. L'échange œcuménique nous libère de certaines distinctions et notions ésotériques. Toutefois, on n'aura pas résolu le problème du rôle de la Parole de Dieu et de la foi dans le cadre historique lorsque l'on aura exprimé une certaine réserve vis-à-vis d'une compréhension existentialiste du salut. De plus, la plénitude du salut ne s'épuise pas dans l'essai de sa réalisation. L'histoire et surtout l'expérience ont leur limite dans la croix. Autrement dit : le salut et la guérison ne sont pas identiques ; il reste la résurrection des morts.

4. Une théologie et une Eglise qui ont pour but de rappeler aux hommes leur besoin d'être sauvés ne peuvent le faire sans écouter les hommes dans leurs besoins, définis ou non définis. Seulement, qu'est-ce qu'un besoin ? Quels critères avons-nous à notre disposition pour séparer telle expérience d'une autre, tel événement d'un autre, salut et non-salut, grâce et jugement ? L'ambivalence de l'histoire et de l'expérience nous montre les limites d'une théologie inductive telle qu'elle semble suggérée par les textes contemporains. C'est là la légitimité relative de l'objectivisme souvent regretté. Avec la tradition sotériologique, nous devons nous interroger sérieusement sur ce que le salut est et sur ce qu'il donne, pour qu'une expérience puisse être analysée authentiquement. Mais il est certain que nous ne pouvons entreprendre cela en excluant les données déterminantes de l'existence humaine telles qu'elles se présentent aujourd'hui.

5. Individu et société — c'est un autre aspect du salut. Dans quelle relation se trouvent-ils : salut personnel et justice sociale, développement, changement de structures ; mission et humanisation, exclusivisme de l'Eglise et pluralisme de la société ? C'est là un terrain vaste et controversé, qui serait à labourer. On est disposé à surmonter la polarisation qui s'y cache, surtout que, pour la théologie, il n'existe pas de priorités autres que Jésus-Christ. Mais qu'on veille à ce qu'une telle affirmation ne serve pas d'excuse pour passer par-dessus les situations du Tiers Monde et de chez nous, situations qui ne seront améliorées que par une « conscientisation » de la société et par

des mesures politiques. « La grande question théologique du XVI^e siècle, dit Jacques Rossel, était de savoir si le pardon devait être mérité ou s'il était gratuit. La question posée à notre génération, c'est de savoir si le pardon gratuit a des implications pour le renouvellement de la société... » La sotériologie doit tenir compte du fait que l'humanité est une et que le salut dans le monde est supra-individuel. Il importe que les opinions polarisées à cet égard se rallient à la méthode que propose Georges Casalis quand il dit : « La situation n'est jamais la Parole ; la Parole n'est jamais hors de la situation ; seul le recours à l'analyse *et* à la Parole permet la découverte de toutes les dimensions de la situation. » (*Parole et Dogmatique*, 1971, p. 95)

6. L'étude du COE nous ouvre les yeux sur le caractère séculier du salut. Quelques-uns sont d'avis qu'une telle banalité n'a pas besoin d'être répétée. Selon eux, plus que jamais, il faudrait se mettre à la recherche de la spécificité du salut chrétien. Il est vrai que l'Eglise doit manifester le salut, mais elle ne possède pas un monopole à elle. Les limites du salut ne coïncident pas avec celles de l'Eglise. C'est pourquoi le monde continuera de son côté à articuler ses espoirs et ses besoins, peut-être même dans une autre forme de croyance religieuse. Peut-on espérer qu'il n'y aura plus d'anathèmes, mais qu'au contraire s'institue un véritable dialogue, entre marxistes et chrétiens par exemple ? Le dialogue est certainement une dimension du salut, car témoignage et dialogue sont comme des jumeaux. Il se pourrait que le salut tel qu'il est compris par les milieux non chrétiens, non ecclésiastiques, contienne un message beaucoup plus parlant et convaincant, plus proche aussi du salut en Jésus-Christ qu'on ne le croit. La sotériologie devra donc revoir quelle place elle donne à l'Eglise par rapport au monde et en quoi pourrait consister la mission des chrétiens.

Nous sommes partis de deux questions : le salut aujourd'hui est-il distinct de celui d'hier ? Le salut chrétien a-t-il de l'importance pour l'homme d'aujourd'hui ? Quant à cette deuxième question — qui saurait y répondre ? Sûrement pas le dogmaticien ! Il peut évidemment, avec beaucoup d'érudition, montrer que, véritablement, le salut de Dieu pour le monde et pour tout homme a une signification énorme pour l'avenir de notre race humaine. L'éthicien en lui y ajoutera l'appel aux hommes à exprimer leur foi au sein du provisoire, dans des projets, en étant fidèles au modèle de l'Evangile où les signes accompagnent la prédication. De telles concrétisations imparfaites démontrent l'actualité du salut. La prédication chrétienne sera peut-être axée davantage sur l'immédiat que sur l'accomplissement final et éternel. Cependant, malgré tous ces efforts, la question de savoir si le salut a une importance pour l'homme contemporain ne se décide pas à ce niveau-là. Les textes ont montré que cette importance n'est en

tout cas pas niée. Mais ils ont signalé surtout l'absence actuelle de salut, ce qui me pousse à formuler un dernier point : la sotériologie ne sait *que* parler du salut *réalisé* en Jésus-Christ, se réalisant et s'accomplissant par lui. Mais, comme le dit Kierkegaard, ce qui est réellement arrivé n'est pas encore le réel. En ce qui concerne le salut *réel*, la réconciliation concrète, c'est aux hommes contemporains vivant dans l'absence de salut à en juger. La question du salut aujourd'hui est celle du salut réel, dans des situations particulières et pratiques. Réponse ne sera donnée que dans des actes qui transforment « ce qui est » ; la pratique sera désormais une ou même la constituante de la foi. C'est cette exigence qui met au défi non seulement la dogmatique, mais toute la théologie de nos jours et son utilité pour le salut réel des hommes. Une fois de plus, elle est interpellée quant à sa nature : la théologie est-elle une science spéculative, ontologique et contemplative ou bien une science pratique, « scientia operatrix » ? Comment justifie-t-elle le maintien de la différence eschatologique entre salut et guérison ? Pourquoi lie-t-elle les actes à la foi en Jésus-Christ ?

« La théologie est réflexion, nourrie par la Parole, sur une situation historique, vécue dans la plénitude d'un engagement responsable », pour citer Casalis encore une fois. Peut-être aidera-t-elle à mettre en évidence que le salut *est* réel. Dans la mesure où elle réussira dans cet effort, elle saura aussi répondre réellement aux besoins de salut des hommes d'aujourd'hui. C'est dans ce sens que je cite en terminant quelques lignes de Camillo Torres, lignes de son célèbre message aux chrétiens :

J'ai arrêté de dire la messe pour réaliser cet amour du prochain dans le monde temporel, économique et social. Lorsque mon prochain n'aura plus rien à me reprocher, lorsque la révolution sera achevée, je retournerai célébrer la messe si Dieu le veut. Je pense obéir ainsi à l'ordre du Christ : « Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, viens présenter ton offrande. » Après la révolution, nous comprendrons, nous chrétiens, que nous établissons un système orienté vers l'amour du prochain. La lutte est longue ; commençons tout de suite.

KLAUSPETER BLASER.